

Correspondance particulière du Conteur Vaudois

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 30

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179403>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Pour la Suisse: un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr. — Pour l'étranger: le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

(Correspondance particulière du CONTEUR VAUDOIS.)

Paris, le 17 juillet 1867.

En quittant Lausanne pour la grande ville, j'ai consulté bon nombre des *revenus* (pour ne pas dire des *revenants*) et tous s'accordaient à dire qu'ils ne pouvaient pas raconter ce qu'ils avaient vu à l'exposition. Allez voir vous-mêmes! C'est ce que j'ai fait. Et au moment de prendre la plume pour décrire mes impressions de deux ou trois jours de vagabondage à travers le monde entier, je suis tenté de dire comme ceux qui m'ont précédé: Venez voir vous-mêmes! ¹

Ma tâche serait pourtant trop facile, comprise ainsi, et je sens que je dois faire la part de mes nombreux compatriotes que leurs occupations, leur santé ou leurs ressources n'autorisent pas à prendre le train de Paris. Je vais donc parler de l'exposition, non pas d'une manière méthodique, classe par classe, nation par nation, je laisse ce travail cyclopéen aux publications spéciales, mais en amateur qui a couru au travers de l'exposition, vagabondé ai-je dit plus haut, et le mot est plus vrai.

Vous êtes arrivé au Champ de Mars! Bien! Je ne m'inquiète pas des impressions que vous avez cueillies en route, impressions étranges, éblouissantes, si vous venez à Paris pour la première fois, impressions d'étonnement, de surprise, si vous revoyez la grande ville après quelques années d'éloignement, à la vue de toutes les transformations qu'ont subi les quartiers que vous avez connus autrefois; il y aurait trop à dire là dessus, et le *Conteur* n'est pas grand.

Permettez d'abord une petite description des lieux, ce ne sera pas long. Le Champ de Mars est une grande plaine rectangulaire longue d'environ 5300 pieds et large de 1600 pieds. Cette vaste plaine s'appuie, par l'un de ses petits côtés, à la Seine, par le côté opposé à la magnifique façade de l'école militaire; les deux grands côtés sont formés par deux avenues parfaitement droites et parallèles. Voilà pour la configuration générale.

Dans ce rectangle est situé le palais de l'exposition, sorte d'ovale dont je n'ai pas les dimensions sous les yeux; il est divisé en une série de galeries concentriques dont chacune renferme les produits de même nature; la plus importante, celle des machinés, qui forme l'anneau extérieur de cet immense édifice, a

4000 pieds de développement, une largeur de 117 pieds et une hauteur de 83 pieds.

Tout l'espace qui n'est pas occupé par le palais forme le Parc de l'exposition, c'est là que se trouvent confondus, dans un admirable pêle-mêle, les annexes que la plupart des nations ont dû construire pour suppléer à l'insuffisance du palais, des églises, des temples païens, des phares, des restaurants, des théâtres, des salles de concerts, un immense cercle international, les chaudières où se forme la vapeur qui met en mouvement les machines de l'intérieur, des bazars, des kiosques, des boulangeries, etc., etc. Là, un temple égyptien, aux formes étranges et aux décorations plus étranges encore, côtoie un hangar immense où les Américains ont réuni pêle-mêle machines agricoles, machines à coudre, pompes à incendie, etc. Ici, le Palais suisse des beaux-arts, aussi laid par les affreuses peintures dont on l'a badigeonné qu'il aurait été gracieux si on lui eut donné la forme de nos châlets de l'Oberland, se trouve en compagnie des Ecuries russes, un grand et beau hangar, que l'architecte suisse aurait dû prendre pour modèle. Plus loin, la brasserie viennoise, où se débite force bière (elle est très-bonne), choucroûte et petites saucisses, fait cause commune avec la boulangerie de Vienne, dans laquelle trois systèmes de fours ont peine à suffire à l'immense consommation qui se fait de ses délicieux petits pains. Plus loin, le pavillon de l'Impératrice, où les tapisseries de Paris ont réuni tout ce que le luxe et le bon goût peuvent imaginer de plus raffiné. Tout près de là, le pavillon de la Société protectrice des animaux renferme les appareils qui peuvent rendre moins dur le travail que nous demandons à nos animaux domestiques. Le palais du vice-roi d'Egypte renferme un immense plan en relief du terrain parcouru par l'isthme de Suez, et, à quelques pas, un grand bâtiment où le vice-roi fait offrir gratuitement une tasse de café à qui veut prendre la peine de réclamer un jeton au bureau de la commission égyptienne. Le pavillon chinois reproduit aussi fidèlement qu'il a été possible de le faire le palais d'été que les Français ont mis au pillage à leur arrivée à Pékin, il y a cinq ou six ans. Sur les bords de la Seine, l'administration de la marine française a exposé les machines de plusieurs vaisseaux de guerre, dont l'une de plus de 1000 chevaux; là se trouvent aussi nombre de machines pour vaisseaux marchands, navigation de plaisance, sauvetage, travaux sous-marins, etc. Deux phares, d'une

¹ C'est ce que nous ferons. — (Réd.)

prodigieuse hauteur, l'un français et l'autre anglais, en même temps qu'ils montrent à quel degré de perfection est portée la construction de ce guide du marin dans le voisinage des côtes, servent aussi à projeter sur la foule qui ne cesse de parcourir le parc jusqu'à onze heures du soir, une brillante lumière qui s'observe de très loin, dans Paris lui-même.

Ajoutez à tout cela un grand nombre de restaurants de toutes sortes et de tous prix, des bazars où des naturels plus ou moins authentiques vendent les produits de toutes les contrées du monde, des kiosques, comme le chalet Suchard, où deux charmantes Lausannoises, portant très-bien deux de nos costumes nationaux, vendent les chocolats de la maison Suchard, de Neuchâtel, et cela à côté d'un petit carré de gazon où pousse du vrai gazon suisse, apporté du canton de Berne avec les pins qui le couvrent de leur ombrage; à tout cela ajoutez encore mille autres choses que je n'ai pas encore vues ou qui me sont sorties de la tête, et vous vous ferez l'idée qu'on peut se faire, à 150 lieues de distance, du parc de l'exposition universelle de 1867. J'oublie une chose essentielle, les maisons ouvrières, habitées, disséminées dans le parc et qui reproduisent les différents types d'habitations que dans plusieurs centres manufacturiers on a réalisés pour offrir à la population ouvrière des logements sains, d'un faible loyer et dont l'ouvrier puisse devenir propriétaire au bout de 5, 10, 15 ans d'économie modérée. Plusieurs de ces maisons, construites pour un seul ménage, valent 2000, 3000 fr. au plus.

Je reviendrai sur plusieurs des choses que j'ai mentionnées plus haut; je me borne aujourd'hui à cette promenade à vol d'oiseau que j'essaierai de continuer dans l'intérieur du Palais.

S. C.

Nous remercions sincèrement M. de la Cressonnière, qui, malgré le bruit étourdissant et les préoccupations du tir fédéral, a su trouver encore un moment pour penser à nous et nous envoyer les lignes suivantes :

Baden, dimanche 14 juillet.

Cher rédacteur,

Je sais bien que vous avez le droit et sans aucun doute le désir de me gronder de mon silence; mais, au lieu de convenir tout simplement de mon méfait, je m'en vais essayer de m'excuser. Ce n'est pas moi qui suis le coupable, c'est ma coupe de cent cartons; ah! la maudite coupe; cette exclamation date du moment où je ne pouvais pas l'attraper; depuis que je l'ai gagnée, c'est autre chose. Donc, je poursuivais cette réalisation avec rage, toute la journée, et, le soir, la fatigue me conduisait vite, vite à mon lit, et je remettais au lendemain votre petit compte-rendu. Le lendemain, même besogne, même renvoi; et, lorsqu'enfin la coupe est arrivée, il était trop tard pour vous écrire en temps utile. M. votre frère vous dira ce qu'il en est, il m'a vu à l'œuvre et est convenu que le temps me manquait; vous auriez dû, en le chargeant de votre lettre, le prier de me céder un

peu de son adresse, et j'aurais été prêt à temps sans autant de fatigue.

Le tir a été fort animé et l'est probablement encore; la position du stand et de la cantine est des plus pittoresque, au milieu d'un amphithéâtre de rochers gigantesques. Mais les premiers jours la pluie est tombée continuellement et a gâté l'illumination de la ville et voilé les feux des montagnes. Jeudi, jour où le temps était magnifique, les feux ont été encore allumés et mon attente a été déçue; le piédestal était trop grand pour que les feux pussent faire effet; le Rhigi-Culm paraissait comme un phare et les autres montagnes étaient comme surmontées par une étoile de première grandeur. La nature est ici trop puissante pour être embellie par les hommes.

Mercredi, la députation vaudoise est arrivée et c'était jusqu'alors la plus nombreuse. La musique militaire, les grappes de raisin ornant les chapeaux, lui donnait un cachet particulier; aussi la colonne vaudoise a produit un bon effet et les Schwytzois l'ont accueillie avec une véritable sympathie. Le discours de M. Roguin, en remettant le drapeau, a été charmant de verve patriotique, d'à-propos et vivement applaudi.

La réponse de M. de Reding eut pu nous faire un peu rougir par les éloges prodigués à notre patriotisme, à notre énergie au moment du danger; il a cité 1838. Mais comme après tout il disait la vérité en très bon langage français, ou plutôt *roman*, comme un autre Schwytzois l'a dit, nous avons pris le parti d'applaudir à tout rompre et de boire à l'envi dans les coupes de Charles-le-Téméraire. Au dîner, M. Ruchonnet, avec le talent que vous lui connaissez, a fait un discours des plus chaleureux, et, lorsque présentant les raisins et le blé, qui nous servaient de ralliement, il a dit que c'était les produits de la paix que nous apportions à Schwytz; les hourras n'ont pas manqué. En résumé, les Vaudois ont été très bien accueillis et leurs tireurs ont placé haut leur rang parmi les carabiniers, ce qui, vous le comprenez, a beaucoup embelli la fête pour les cœurs vaudois, et je me compte hardiment parmi eux. La *fête des carabiniers* a donc bien réussi; quant au reste de la fête, la population n'est pas assez grande à Schwytz pour que le soir la place du tir soit bien animée, et, malgré la courtoisie de MM. les membres du Comité, la fête se passe un peu entre les tireurs, et, en dehors de la cantine, il y a peu d'animation. Il est vrai que, de jour, la vue est si splendide que, pour ceux qui aiment la nature, rien ne pourrait remplacer la position de la place du tir, et vous savez, cher rédacteur, que je suis un peu de ceux-là; aussi emporterai-je un vif souvenir de mon premier tir fédéral. Croyez-bien qu'avec mon âge et malgré la petite pointe d'exaltation que vous me connaissez, je vous parle sérieusement et sincèrement en vous disant que de telles fêtes ne sont possibles qu'en Suisse, avec l'esprit public et les mœurs suisses, et qu'elles servent utilement à resserrer les liens des membres des différents cantons et à entretenir leur patriotisme. Le mien a été vivement excité et le souvenir que j'en emporte sera des plus durables.

Heureux, cent fois heureux pays où le peuple se donne de pareilles fêtes sans s'adresser à l'autorité; où la gaieté, la sympathie règnent, où l'ordre est maintenu par chacun, sans le *tricorné* du gendarme; où pas un accident n'arrive au milieu d'une foule compacte de tireurs, et où l'on peut trouver assez de dévouement pour composer un comité entreprenant une aussi vaste organisation et la menant à bien!

Je suis venu à Baden me reposer de ma fatigue, qui était forte, je vous l'avoue, et je vous écris sous l'impression d'une joie peut-être d'enfant, mais vous me connaissez assez pour me comprendre et être indulgent, et sur mon manque involontaire de parole et sur la rédaction décousue de ma lettre,

Agrérez, cher rédacteur, mes sincères salutations.

L. DE LA CRESSONNIÈRE.

Thé de Chine.

Ne vous effrayez pas, cher lecteur, si je vous transporte pour un instant dans le Céleste Empire. De nos jours, sous l'influence de la vapeur et de l'électricité, les peuples tendent à une vaste unité. Les distances disparaissent; les langues et les mœurs se fusionnent; somme toute on peut fort bien s'entretenir de Lausanne, tout en parlant de la Chine.

Le thé! Que de souvenirs, que d'idées ce mot ne réveille-t-il pas! Société choisie, conversation d'élite, épanchements des soirées d'hiver, science, littérature, beaux-arts, tout ce qui ne s'imbibe pas de vin. Le thé, c'est l'esprit; le thé, c'est le *Punch* qui paraît une fois par semaine à Londres, et qui, avec le *Kladderatsch* de Berlin et le *Charivari* de France est une des productions les plus spirituelles. Il est vrai que le *Charivari* a quelques fumets de champagne.

Comme l'esprit, le thé a besoin qu'on le forme; la feuille du *Thea Sinensis* ne possède point, primitivement, les précieuses qualités que nous lui connaissons; prise au naturel, elle ne vaudrait pas même l'infusion de sauge, de camomilles, de tilleul ou de mauve que bien de nos gens appellent du thé.

Voyons comme on forme le thé.

Après avoir mis les feuilles dans l'eau bouillante pendant une demi-minute, on les retire, on les égoutte, puis on les jette sur de grandes poêles de fer placées au-dessus d'un fourneau et assez chaudes pour que la main de l'ouvrier en endure la chaleur avec peine. Les feuilles doivent être continuellement remuées. Lors qu'elles ont été assez chauffées, on les étend sur de grandes tables recouvertes de nattes. Des ouvriers s'occupent alors à les rouler avec la paume de la main, tandis que d'autres agitent l'air avec de grands éventails jusqu'à ce que les feuilles soient complètement refroidies sous la main de celui qui les roule. Ces premières opérations ont pour objet de blanchir les feuilles et de les priver du suc âcre et vireux qu'elles contiennent. Le grillage sur les plaques de fer doit être répétée deux ou trois fois, en ayant soin de les chauffer de moins en moins et de rouler les feuilles avec plus de soin. Pour quelques espèces de thé fort estimés, chaque feuille doit être roulée isolément.

Lorsque le thé, ainsi préparé, a été parfaitement séché, on l'aromatise avec différentes plantes odoriférantes avant de le renfermer dans les boîtes.

La connaissance de ces végétaux a longtemps été un secret pour les Européens. Mais on sait aujourd'hui que les Chinois emploient, pour cet usage, les fleurs de *Poleafragrans*, du *camellia-sasanqua*, et peut-être celles de la rose à thé. Le thé, préparé comme nous venons de le dire, est délicieux, si on le boit en Chine. Celui qui arrive chez nous est loin d'être aussi bon, car on assure que les Chinois boivent leur thé bien aromatisé, puis le séchent, le roulent et nous l'expédient privé de ses plus précieuses qualités.

Après les Chinois viennent les Anglais. Voici leur procédé:

On cueille des feuilles d'aulne, d'épine ou d'autres arbres analogues, qu'on fait sécher dans un four après les avoir étendues sur des feuilles de cuivre rouge qui ne contribuent pas à les rendre plus salubres. On parvient ainsi à leur donner une ressemblance parfaite avec le thé, pour la forme et la couleur, car lorsqu'on veut imiter complètement le thé vert, il ne s'agit que de tremper les feuilles dans une préparation de vert-de-gris, ménagée de manière à ne pouvoir donner lieu à aucun accident fâcheux. Mais comme la fraude serait trop facilement reconnue si l'on vendait cette production européenne sans mélange de denrée asiatique; on se contente d'ajouter un quart, un tiers ou moitié de thé fabriqué en Angleterre, à celui qui arrive directement de la Chine, suivant que le marchand a dans la conscience trois quarts, deux tiers ou moitié de probité.

Cela posé, passons aux diverses manières dont on prend le thé!

Les Russes en font la plus grande consommation. Les caravanes le leur apportent directement depuis la Chine. Ce thé est-il parfumé et tel que les Chinois le boivent? ou bien a-t-il déjà servi, c'est ce que nous n'avons pu savoir au juste. Nous avons essayé des paquets venus directement de Russie, et sans y trouver de parfum plus que d'habitude, il nous a semblé plus fin. Du reste, l'eau y fait beaucoup, et le même thé préparé à Amsterdam et à Lausanne, a donné des résultats fort différents. L'eau courante, de source, nous paraît la moins propice.

Chez quelques familles israélites, on nous a servi du thé assaisonné d'un sucre en poudre et aromatisé qui le rendait vraiment exquis.

Dans la Suisse allemande, on met d'ordinaire un bâton de canelle fine dans la théière, ce qui a aussi son mérite. On l'aromatise aussi avec du vin blanc du Rhin.

Ici nous indiquerons, en passant, aux amateurs, une gourmandise. A la fin de mai et en juin, on trouve dans nos forêts, au bois de Sauvabelin entr'autres, une plante qu'on appelle vulgairement *hépatique*. Les Allemands l'appellent *waldmeister*; les botanistes l'appellent: *hépatique étoilée*, *aspérule odorante*. Fraîche, elle ne présente rien de bien spécial. En séchant, elle acquiert un arôme précieux. Si on en met tremper pendant une demi-heure dans du vin comme le vin de Lausanne, de Pully, ou tout autre qui res-